

Philosynode à la plage (N°9)

La joie de la vérité

Une chronique Philosynode consacrée à la joie s'impose en été ! L'autre raison, c'est l'expérience synodale elle-même. Il suffisait de voir l'effet « joie » assez extraordinaire, lors de l'ouverture de notre synode à Niort, le 7 janvier dernier. La tenue des synodes est toujours accompagnée de joie.

On peut l'appeler la joie de la vérité. Plusieurs se mettent ensemble pour chercher – et trouver ! – ce qu'il faut faire à un moment donné de l'histoire, mus par l'amour de la vérité. La recherche de la vérité en commun, c'est quelque chose de très original¹, et source d'une joie propre.

1 - Hannah Arendt soutient que si nous possédions la vérité toute faite et unique, nous serait alors interdite la possibilité d'en débattre. Elle soutient qu'il y aurait une perte de joie considérable. Elle avoue même sa « joie qu'elle (la vérité unique, toute faite) n'existe point, et qu'ainsi le dialogue infini des hommes entre eux ne puisse avoir de cesse tant qu'hommes il y aura². » Non, la vérité se discute sur la place publique, où conversent des amis de la vérité et des amis tout court.

La vérité, en effet, est affaire de dialogue. Hannah Arendt fait ce bel éloge de Lessing (auteur dramatique et philosophe du XVIIIe s :

« Il n'allait jamais jusqu'à rompre réellement avec son adversaire ; son seul souci était d'humaniser l'inhumain par un parler incessant et toujours ranimé sur le monde et les choses du monde » (p. 40). Le programme des personnes en dialogue était selon lui :

« Que chacun dise ce qui lui semble la vérité,
Et que la vérité elle-même soit recommandée à Dieu³ .»

2 - La vérité est « vouée » ou « livrée » au dialogue infini. Et le dialogue lui-même est le propre de l'homme : il humanise. Selon Hannah Arendt, cette façon de comprendre le dialogue et sa capacité à créer de l'humain, était très grecque. Mais elle est éternelle ! Voici une citation superbe dont on pardonnera la longueur :

« Lorsque [...] nous lisons chez Aristote que la *philia*, l'amitié entre citoyens, est l'une des conditions fondamentales du bien-être commun, nous avons tendance à croire qu'il parle seulement de l'absence de factions et de guerre civile au sein de la cité. Mais pour les Grecs, l'essence de l'amitié consistait dans le discours. Ils soutenaient que seul un "parler-ensemble" constant unissait les citoyens en une *polis* (cité) Avec le dialogue se manifeste l'importance politique de l'amitié, et de son humanité propre. Le dialogue (à la différence des conversations intimes où les âmes individuelles parlent d'elles-mêmes), si imprégné qu'il puisse être du plaisir pris à la présence de l'ami, se soucie du monde commun, qui reste "inhumain" en un sens très littéral, tant que des hommes n'en débattent pas constamment. Car le monde n'est pas humain pour avoir été fait par des hommes, et il ne devient pas humain parce que la voix

¹ On a plutôt l'habitude de considérer la recherche de la vérité de manière privée, tel le philosophe, isolé du monde au fond de sa cabane et qui en sort pour la partager. Notre schéma habituel, c'est le penseur de Rodin ! Comme s'il fallait se mettre hors du monde commun pour penser !

² Hannah ARENDT, *Vies politiques*, Gallimard, Paris, 1974, p. 37.

³ *Ibid*, p. 41.

humaine y résonne, mais seulement lorsqu'il est devenu objet de dialogue. Quelque intensément que les choses du monde nous affectent, quelque profondément qu'elles puissent nous émouvoir et nous stimuler, elles ne deviennent humaines pour nous qu'au moment où nous pouvons en débattre avec nos semblables. Tout ce qui ne peut devenir objet de dialogue peut bien être sublime, horrible ou mystérieux, voire trouver voix humaine à travers laquelle résonner dans le monde, mais ce n'est pas vraiment humain. Nous humanisons ce qui se passe dans le monde et en nous en en parlant, et, dans ce parler, nous apprenons à être humains. Cette humanité qui se réalise dans les conversations de l'amitié, les Grecs l'appelaient *philanthropia*, "amour de l'homme", parce qu'elle se manifeste en une disposition à partager le monde avec d'autres hommes⁴. »

C'est parce que nous le parlons, parce qu'il est objet de nos discussions et de nos conversations, que notre monde devient un monde humain.

3 - Nous remarquons aussi dans cette citation, que la recherche de la vérité par le dialogue est le propre de l'amitié. Invitation à ne pas rétrécir l'amitié au privé, à l'intime, à l'intersubjectif, au domestique, pour la situer dans l'objectif du monde commun et de la vie publique et politique. En commun, on cause de la vérité des choses et cela est source intarissable d'amitié.

4 – La joie qui résulte de la recherche commune de la vérité, et que nous disions spécifique, vient de ce qu'elle permet le développement de nos capacités publiques : être capable de cette action qu'est le parler ensemble (excluant l'indifférence, l'isolement ou la violence).

La joie qui en résulte – la joie d'agir – a à voir avec la gloire, selon Hannah Arendt : « L'action (ici : l'action de discuter au sujet du vrai) veut la lumière éclatante que l'on nommait jadis la gloire, et qui n'est possible que dans le domaine public⁵ ». C'est bête à dire, mais la gloire publique (toute gloire l'est !) est source de joie :

« La joie est la fin de toute communauté amicale, la joie partagée qui nous donne le désir de nous surpasser, c'est-à-dire tout simplement de vivre à la mesure de nos projets. Ceux-ci exigent toujours de nous un effort vers ce que nous ignorons encore, mais qui nous semble susceptible d'éclairer nos vies et de les rendre meilleures... En retrouvant le thème de la promesse, on peut dire que la joie est elle-même une promesse : elle ouvre pour nous un avenir prometteur qui fait vivre au présent le bonheur d'une communauté toujours à venir⁶. »

La joie d'un synode : pas n'importe laquelle, mais la joie de la vérité recherchée à plusieurs, dans le dialogue de l'amitié en même temps que dans l'affirmation de soi de chacun (gloire)

Pensées pour un synode à la plage... Bon été.

⁴ *Ibid*, pp. 34-35.

⁵Hannah Arendt, *La condition de l'homme moderne*, in *L'humaine condition*, Quarto/Gallimard, 2012,p. 204.

⁶Gilles A. Tiberghien, *Amitier*, Le félin, 2008, p. 110. Le titre « Amitier » n'est pas une faute d'orthographe, mais un néologisme : l'auteur veut un verbe pour parler de l'amitié, comme il y a le verbe aimer pour parler d'amour. Il regrette que ce verbe n'existe pas ! Il a raison. Petit livre fort recommandable, peu cher, 188 pages.